RÉCLAMATION
DE LA NATION,
DE LA LOI ET DE LA RAISON,
EN FAVEUR
DE LA RELIGION CATHOLIQUE.

RÉCLAMATION
DE LA NATION,
DE LA LOI ET DE LA RAISON,
EN FAVEUR
DE LA RELIGION CATHOLIQUE.



A PARIS,
Chez LE CLERE, Libraire, rue Saint-Martin, près celle aux Ours, N°. 254.

1792.



RÉCLAMATION

DE LA NATION,

DE LA LOI ET DE LA RAISON,

EN FAVEUR

DE LA RELIGION CATHOLIQUE.

L'Assemblée Nationale a consacré les vrais principes de la religion catholique ; elle en a garanti le libre exercice sous l'égide de la loi : cependant cette religion est tous les jours attaquée, vexée, insultée, par ceux même qui devroient la protéger. Est-ce l'impiété qui les porte à se montrer en tyrans en persécuteurs de la liberté, en ennemis du peuple ? Gardons-nous d'une telle pensée : attribuons plutôt ces excès à un faux zele, à une espèce de fanatisme pour la liberté, dont ils ne connoissent que le nom, à l'ignorance des principes de la saine philosophie. O ! vous qui cherchez à séduire le

peuple, & à lui faire abjurer une religion qu'il veut, & qui fait son bonheur, sachez respecter la volonté générale, apprenez les raisons politiques qui, pour la sûreté même des loix, & pour la tranquillité de l'état, exigent le maintien des principes établis par l'assemblée constituante en faveur de la religion catholique. Déja l'on avoit entendu la nation entiere, fidelle à sa religion, demander, par ses cahiers (1), qu'on en maintienne le culte & l'enseignement comme la source de son bonheur. Démontrer : » que la religion est de toutes » les institutions la plus nécessaire au maintien de » l'ordre politique & moral, le plus ferme appui » des loix, le plus sûr garant de la prospérité » d'un empire & de la félicité des peuples «. Reconnoître : » qu'elle instruit l'homme dans son » enfance, réprime ses passions dans tous les » âges de la vie, le soutient dans l'adversité, le » console dans la vieillesse : qu'il est impossible de » se dissimuler que la principale cause des mal- » heurs de la France est l'esprit d'irréligion qui

---

(1) Les cahiers de Paris, *intrà & extrà muros*, de Lyon, de Rennes, d'Auxerre, de Troyes, du Poitou, de l'Anjou, de Saint-Quentin, du Berry, de Lille, de Melun, de Dourdan, de Châalons, de Limoges, du Bourbonnois, de Montfort-Lamaury, Dreux, de Meaux, de Mantes & Meulan, &c. &c. &c.

» s'y est introduit depuis plusieurs années ; que
» le moyen le plus efficace de remédier à nos
» maux & d'affermir la prospérité publique, est
» de rétablir parmi nous la pratique des devoirs
» de la religion & des regles des mœurs «.
Observer : » que le flambeau de la foi avoit
» éclairé les Gaules avant que les François en
» fissent la conquête ; que les vainqueurs embras-
» serent la religion des peuples subjugués, & que
» depuis Clovis, cette religion sainte a toujours
» été la seule publiquement professée par la na-
» tion & par les princes qui l'ont gouvernée «.
Gémir : » de ce que dans ce siecle, où l'incrédu-
» lité a fait de si rapides progrès, on peut dire
» que la dépravation des mœurs a surpassé les
» égaremens de l'esprit ; & de ce que des témé-
» raires semblent avoir formé une conspiration
» pour briser tous les liens qui attachent les hom-
» mes à la société «. Exiger enfin : » que les états-
» généraux & le roi conservent dans toute son
» intégrité le dépôt de la religion, & qu'ils re-
» jettent tout ce qui pourroit y donner atteinte,
» ainsi qu'à la solemnité & à la décence du culte
» public «.

Ainsi s'étoit expliquée la volonté générale. De-
vions-nous nous attendre, après que la majorité de
la nation s'étoit exprimée d'une maniere aussi

ſignalée en faveur de la religion catholique, à la voir traiter en ennemie de l'état, lorſque l'aſſemblée conſtituante elle-même reconnoiſſoit : » Que » ſon ouvrage ſeroit imparfait, ſi on ne rendoit » à la religion ſon énergie & ſa dignité «!

Le témoignage de cette auguſte aſſemblée eſt trop honorable pour nos premiers repréſentans, & trop précieux pour nous, pour n'être point rapporté : voici comment s'énonçoit l'organe de cette aſſemblée, dans l'inſtruction qu'elle adopta comme l'expreſſion véritable de ſes ſentimens.

» Sans doute il étoit utile de rappeller, & pour- » ainſi-dire, de réhabiliter ces principes, ſi long- » tems oubliés & comme proſcrits, ſur leſquels » repoſent les droits de la ſociété. Il étoit néceſ- » ſaire de diſtinguer, de circonſcrire, d'organiſer » ces différens pouvoirs, qui, émanant tous de la » nation, ne peuvent exiſter que pour ſon bon- » heur. Il étoit indiſpenſable de ramener toutes » les inſtitutions ſociales à leur objet naturel & » primitif, je veux dire, la ſûreté & la liberté » de tous en général, & de chacun en particulier. » Mais votre ouvrage ſeroit imparfait, ſi vous ne » vous occupiez en même-tems de rendre à la » religion toute ſon énergie & toute ſa dignité. » Une vérité, que confirme l'experience de tous » les ſiecles & de tous les peuples, c'eſt que les

» mœurs font le premier lien de la fociété, le
» plus ferme appui de la tranquillité publique,
» le plus sûr garant de la profpérité des empires.
» Mais quels mœurs peut-il y avoir, là où il n'y a
» point de religion?

» C'eft en vain que le légiflateur parle, en
» vain qu'il prefcrit des devoirs, qu'il prononce
» des peines, qu'il établit des cenfeurs, des ma-
» giftrats. Ces loix n'oppoferont jamais aux paf-
» fions qu'une barriere impuiffante; elles n'auront
» de prife que fur certaines actions, elles pour-
» ront faire des défenfes, menacer les transgref-
» feurs, rarement la peine atteindra ceux que les
» défenfes n'auront point arrêté; il y aura tou-
» jours une foule de défordres, de fraudes, d'in-
» juftices, de perfidies, qui fe déroberont à la
» vigilance des magiftrats.

» Non, Meffieurs, il n'appartient qu'à la re-
» ligion d'exercer un empire qui s'étende fur nos
» actions, & même fur nos penfées les plus fecret-
» tes. C'eft dans notre propre cœur qu'elle établit
» fon tribunal; c'eft dans la fubftance même de no-
» tre ame qu'elle imprime les préceptes éternels de
» l'ordre, de la bonne foi, de la juftice, de l'huma-
» nité, & lorfque le coupable femble s'applaudir
» des précautions qu'il a prifes pour s'affurer l'im-
» punité, elle lui montre au-dedans de lui-même

» un témoin toujours présent, à l'œil duquel rien » ne peut échapper ; elle lui fait entendre la voix » redoutable d'un juge sévere qui punit jusqu'au » projet du crime.

» La religion n'est pas seulement un frein qui » retient le méchant par la terreur, ou qui le » rappelle au repentir par le remords ; elle est aussi » pour l'homme de bien un puissant aiguillon qui » le réveille, qui l'encourage & le soutient, en » lui faisant voir un Dieu qui l'observe, qui lit » dans ses pensées, qui tient un compte exact de » toutes ses bonnes actions. Elle lui ouvre une » source nouvelle de plaisirs & de consolations ; » elle lui rend facile la pratique des vertus les » plus difficiles, & tandis que son ame religieu- » sement occupée de ses devoirs les remplit avec » zele, la vue de la récompense qu'il attend le » fait jouir dès cette vie du bonheur de la vie » future.

» Voilà, Messieurs, ce qu'ont bien senti les » politiques les plus sages & les plus éclairés. De » tous ceux qui, dans des tems anciens & moder- » nes, se sont chargés de la tâche de civiliser les » nations, ou de la tâche, plus difficile encore, » de régénérer les nations civilisées, il n'en est » pas un qui n'ait fondé ces institutions sur la base » sacrée de la religion, sur la foi d'un Être suprê-

» me, ſouverain diſpenſateur des biens & des » maux, vengeur du crime & rémunérateur de » la vertu «.

Ce ne fut pas aſſez pour l'aſſemblée conſtituante, d'avoir rendu un hommage ſi ſolemnel à la ſublimité & à l'excellence de notre religion; elle voulut que toute la France connût ſon attachement pour elle, ſon reſpect pour ſes dogmes & ſes maximes : elle voulut, pour ſatisfaire à ſa conſcience & au vœu de ſes commettans, en perpétuer le culte & l'enſeignement par des meſures & des précautions qui étoient aſſiſes ſur la baſe inébranlable de la loyauté françoiſe, & qui ne pouvoient manquer, ſans compromettre la nation entiere, & la faire paſſer pour injuſte & parjure. Elle a dit, dans ſon inſtruction du 21 janvier 1791, adreſſée à toutes les municipalités. « Les « repréſentans du peuple, fortement attachés à la » religion de leurs peres, à la religion catholique, » dont le pape eſt le chef viſible ſur la terre, » ont placé au premier rang des dépenſes de l'é» tat, celles de ſes miniſtres & de ſon culte. » Ils on reſpecté ſes dogmes, ils ont aſſuré la » perpétuité de ſon enſeignement. Convaincus » que la doctrine & la foi catholique ont leur » fondement dans une autorité ſupérieure à celle » des hommes; ils ſavent que Dieu même l'a

» établie, & qu'il l'a confiée aux pasteurs pour
» conduire les ames, leur procurer les secours que
» la religion assure aux hommes, perpétuer la
» chaîne de ses ministres, éclairer & diriger les
» consciences. »

Tel est le langage des premiers réprésentans de la nation, d'accord en ce point, avec les philosophes qui ont le mieux connu les ressorts de la politique des états.

Montesquieu ne peut supporter que Bayle ose avancer que de véritables chrétiens ne formeroient pas un état qui pût subsister : « Pourquoi non,
» reprend ce magistrat philosophe? Ce seroient
» des citoyens infiniment éclairés sur leurs de-
» voirs, & qui auroient un très-grand zele pour
» les remplir. Ils sentiroient très-bien les droits
» de la défense naturelle : plus ils croiroient de-
» voir à la religion, plus ils penseroient devoir
» à la patrie. Les principes du christianisme bien
» gravés dans le cœur : seroient infiniment plus
» forts que ce faux honneur des monarchies, ces
» vertus humaines des républiques, & cette crainte
» servile des états despotiques «.

(1) D'Alembert, en traitant un si noble sujet,

(1) L'autorité des philosophes que nous citons a pu se démentir; mais leurs contradictions ne servent qu'à appuyer les hommages qu'ils ont été forcés de rendre à la vérité.

ſe livre à l'effort que donne aux grands génies la force de la vérité. Dans la derniere lettre qu'il adreſſa à l'impératrice de Ruſſie, il s'exprime ainſi (1).

MADAME,

« Il eſt un lien plus puiſſant que tous les autres,
» auquel l'Europe entiere doit aujourd'hui l'eſpece
» de ſociété qui s'eſt perpétuée entre ſes membres,
» le chriſtianiſme. Mépriſé à ſa naiſſance, il ſer-
» vit d'aſyle à ſes détracteurs, après l'avoir ſi
» cruellement & ſi vainement perſécuté...

» Quelques prétendus eſprits-forts diſent que
» le chriſtianiſme eſt gênant; c'eſt avouer qu'on
» eſt incapable de porter le joug des vertus qu'il
» commande. Il eſt nuiſible, ajoutent-ils; c'eſt
» fermer les yeux aux avantages les plus ſen-
» ſibles, les plus indiſpenſables qu'il procure à
» la ſociété. Ses devoirs excluent ceux des ci-
» toyens; c'eſt le calomnier manifeſtement, puiſ-
» que le premier de ſes préceptes eſt de rem-
» plir les obligations de ſon état. Il favoriſe le
» deſpotiſme, l'autorité arbitraire des princes;

J. J. Rouſſeau, dans le paſſage qu'on verra ci-après, donne la raiſon de la diverſité des opinions des philoſophes, & de leurs inconſéquences, dont il eſt lui-même la preuve.

(1) Mém. ſecr. de Mme. de Tencin, part. 1. p. 106.

» c'eſt méconnoître ſon eſprit, puiſqu'il déclare, » dans les termes les plus énergiques, que les » ſouverains au tribunal de Dieu ſeront jugés plus » rigoureuſement que les autres hommes, & » qu'ils paieront avec uſure l'impunité dont ils » ont joui ſur la terre.

» La foi qu'exige le chriſtianiſme, contredit » & humilie la raiſon; c'eſt inſulter à l'expérience » & à la raiſon même, que de regarder comme » humiliant un joug qui ſoutient cette raiſon tou- » jours vacillante & toujours inquiete, quand elle » eſt abandonnée à elle-même.

» Que deviendroit donc le monde, Madame? » Que deviendroient ceux qui l'habitent, ſi par » la douceur de ſes conſolations, par l'attrait de » ſes eſpérances, par les compenſations ineſti- » mables qu'elle offre aux malheureux, ſi, la re- » ligion n'adouciſſoit dans cette vie les maux » inévitables à chaque individu, & plus encore » aux gens de bien? C'eſt ſur-tout dans l'inégalité » des conditions, dans la diſproportion des for- » tunes, dans l'inexacte diſtribution des honneurs » & des récompenſes, que cette religion fait con- » noître la douceur de ſon empire & la ſageſſe » de ſes loix, qui temperent & réparent, autant » qu'il eſt poſſible, les adverſités humaines.

» Comme l'ordre de la ſociété exige, pour

» son propre soutien, de la subordination, de
» la dépendance, de la fatigue; comme la cor-
» ruption de l'humanité répand sur le général &
» sur les particuliers, des afflictions, des peines,
» des travaux, des oppressions, des injustices;
» quel homme pourroit se soumettre aux rigueurs
» d'un partage si cruel à la nature, sans une lu-
» miere qui lui apprend à supporter les amertumes
» de son sort; sans un contrepoids qui réprime
» les soulevemens d'une sensibilité trop souvent
» juste; sans une loi de soumission qui lui fait
» accepter, par des vues surhumaines, tout ce
» qui peut blesser son esprit & révolter son cœur?
» Le mal du chrétien n'est, aux yeux de la foi,
» qu'un mal passager, & toujours propre à lui
» mériter des récompenses éternelles. Le mal du
» philosophe est un aiguillon pour sa malice,
» un sujet pour ses révoltes, un ferment pour
» son humeur, un motif d'injustice & d'iniquité.
» Par la religion seule, les maux cessent d'être
» ce qu'ils sont; par elle seule, souffrir est un
» moindre mal, que de goûter les douceurs
» de la vie au préjudice de sa conscience & de
» ses devoirs; par elle seule, l'homme élevé au-
» dessus de lui-même, se dérobe, en quelque
» sorte, aux mauvais traitemens, à la persécu-
» tion, à l'iniquité, pour se reposer sous ses auf-

» pices dans un centre de bonheur & de paix
» au-dessus de tous les revers. »

On fait encore un reproche à la religion catholique, c'est d'exiger la croyance des mysteres. Ecoutons Voltaire répondre à ce reproche :

» La nature est muette, on l'interroge en vain :
» *On a besoin* D'UN DIEU *qui parle au genre humain.*
» Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
» De consoler le foible & d'éclairer le sage «.

Bayle, lui-même, convient *que l'homme a eu besoin d'une lumiere révélée*, *qui suppléât aux défauts de la lumiere philosophique.*

Tous les grands hommes qui ont considéré la politique sous les rapports utiles au bonheur des états, ont tenus le même langage que d'Alembert. Duguet dans son institution d'un prince, entre, à ce sujet, dans des détails qui intéressent & qui touchent, parce qu'on y reconnoît l'éloquence du cœur.

» Non-seulement, dit-il (1), la religion com-
» mande toutes les vertus utiles au gouvernement
» public & nécessaire à la société ; mais seule elle
» rend ces vertus véritables & constantes, seule elle
» en établit la racine dans le cœur, seule elle les
» soutient dans de dures épreuves, & lorsqu'elles

(1) Tom. 3. pag. 84. & s.

» manquent de témoins; seule elle les excite par
» des motifs dignes d'elle & par l'attente d'une
» récompense éternelle...

» La religion est donc le centre de toutes les
» vertus & de toutes les vérités de morale; à elle
» seule elles appartiennent toutes, hors d'elle
» elles sont comme déplacées & étrangeres; on
» en voit, il est vrai, briller quelques-unes hors
» de son sein, mais ce sont comme des diamans
» volés dont on reconnoît la place en les rappor-
» tant à la tablette d'où ils ont été pris, & dont
» on ne voit ni l'usage ni la liaison avec d'autres
» pierres précieuses, quand on les considere entre
» les mains des usurpateurs. Un philosophe im-
» pie, un homme peu persuadé de la vérité de la
» religion, connoîtra certaines vérités, fera cer-
» taines actions de justice, aura quelquefois de
» grands traits & fort éclatans. Mais approchez-
» vous, voyez à quoi tiennent les vérités d'où
» partent ces actions, où se tiennent ces traits si
» brillans. Vous êtes tout étonnés que rien ne se
» suit, que tout se dément, que rien ne lie ni ces
» vérités ni ces actions échappées, pour-ainsi-dire
» au hasard, & qu'elles ne partent d'aucun prin-
» cipe. Interrogez celui qui connoît ces vérités &
» qui fait ces grandes actions, demandez-lui s'il
» y a des devoirs & qu'elle en est l'origine? De-

» mandez-lui ſi la vertu eſt quelque choſe de réel » & d'indépendant de l'opinion des hommes? » Demandez-lui ſur quelles regles on peut juger » de la bonté d'une action & la diſcerner d'une » autre qui eſt injuſte? Demandez-lui ce que » c'eſt que fidélité, probité, qu'honneur, vous » verrez qu'il ne répondra rien ſur toutes ces queſ- » tions eſſentielles, ou qu'il démentira par ſes re- » proches tout le bien qu'il a fait, ou qu'il ſera » contraint de revenir aux principes de la religion » & de lui reſtituer le bien qu'il lui avoit volé, & » dont il ſe prévaloit injuſtement....

» Tous les devoirs dépendent de la religion, » & c'eſt elle qui les regle tous. On apprend d'elle » à être bon citoyen, ami fidele, magiſtrat in- » tegre, ſoldat courageux, intrépide officier de » guerre. C'eſt elle qui fait une obligation étroite » du ſecret. C'eſt elle qui commande, non-ſeule- » ment l'aumône, mais la libéralité, qui veut » qu'on prête généreuſement quand on le peut, » qu'on récompenſe les ſervices, qu'on en rende » d'effectifs & de réels à ceux qui le méritent, » quand on a du crédit & de l'autorité. Qu'on ré- » ponde à la confiance par une exacte ſincérité, » qu'on obſerve religieuſement ſes paroles, qu'on » ne ſe ſerve jamais dans aucune affaire que des » voies d'honneur, qu'on ne demeure point inu-

» tile

» tile quand on peut servir sa patrie, qu'on le fasse
» alors avec cœur & avec dignité, & qu'on évite
» avec soin tout ce qui donneroit lieu à un juste
» soupçon de lâcheté ou de foiblesse.

» La religion ne détruit aucun des motifs lé-
» gitimes qui portent l'homme à ses devoirs; les
» sentimens naturels, l'attention aux bienséances,
» la sensibilité à la réputation & à l'honneur ne
» lui sont pas contraires. Elle y joint seulement
» des motifs supérieurs, elle s'en rend maîtresse,
» elle les soumet à une plus noble fin, & au lieu
» que ces devoirs n'auroient eu sans elle que de
» foibles appuis, elle leur en donne de plus fermes
» qui subsistent, lorsque les autres sont chancelans.

» On fait par religion sans avoir de témoins, les
» mêmes choses & avec la même exactitude, que
» si l'on avoit le monde entier pour spectateur.

» On ne se relâche pas par la coutume ou par
» l'exemple des autres, on n'attend pas que l'on
» rende justice à nos services, on n'examine pas si
» d'autres nous sont préférés, on ne se plaint pas
» inutilement.

» On ne perd jamais le respect pour la loi, on
» n'autorise jamais le mécontentement des autres,
» on sait à qui l'on obéit & à qui l'on veut plaire,
» & la vue de Dieu, dont on respecte en tout la
» volonté, console de tout.

„ Il n'en eſt pas de même des vertus dont la
„ religion n'eſt pas la racine, elles ont beſoin
„ d'approbateurs & de témoins; c'eſt la louange
„ qui les nourrit, c'eſt la vue des hommes qui
„ les fait croître, c'eſt le ſuccès qui les entre-
„ tient. Dès qu'il ne répond pas à l'eſpérance
„ qu'on avoit eue, elles ſe ſechent & ſe flétriſ-
„ ſent, & ſi elles ſe conſervent un moment dans
„ l'adverſité, c'eſt le ſpectacle même qui les for-
„ tifie, car la patience qui n'a pas d'admirateurs
„ ne va pas loin. On fait effort alors pour trou-
„ ver en ſoi-même les reſſources qui manquent
„ d'ailleurs, mais qu'eſt-ce qu'un homme ſeul
„ que la religion ne conſole point? Que peut-
„ il ſe dire à ſoi-même qui lui tienne lieu du
„ ſilence de toutes les créatures, & quel remede
„ peut-il apporter aux maux réels de cette vie,
„ s'il n'eſpere rien dans une autre? Auſſi l'on
„ voit (ce ſont les dernieres paroles de Brutus
„ après la perte de la bataille (1) : on voit éva-
„ nouir comme une ombre la probité purement
„ humaine, quand elle a perdu ſon appui. La vertu
„ n'eſt alors qu'un nom, la vérité & la juſtice
„ ne ſont plus que des préjugés, & ſi l'on peut
„ en les abandonnant rétablir ſes affaires on ne

(1) Honeſta quandiu aliqua illis ſpes ineſt ſequuntur; in contrarium tranſituri, ſi plus ſcelera promittant.

» délibere pas long-tems entre ſa fortune & ſon » devoir.

» La valeur dont on fait tant d'état, & avec » raiſon, que devient-elle quand elle n'eſt plus » ſoutenue ou par l'exemple, ou par la honte, » ou par l'eſpérance, ou par l'honneur ? On peut » ſacrifier ſa vie à l'un de ces motifs, ou à tous » enſemble ; mais qui, ſans les motifs ſupérieurs » qu'inſpire la religion, voudra perdre la vie, le » plus grand des biens temporels, lorſqu'il peut » le conſerver ſans être vu, & qu'il n'a rien à » prétendre en l'expoſant ?

» L'expérience fait voir tous les jours que le » courage eſt plus fondé ſur la crainte de paſſer » pour lâche, que ſur un ſolide principe, & qu'il » diminue à proportion de ce que cette crainte » diminue. La choſe même ne peut être autre- » ment ; car l'homme ne donne pas ſa vie pour » rien : il faut, quand il l'expoſe, qu'il eſpere » quelque choſe qui mérite d'entrer en compa- » raiſon avec le danger, ou qui paſſe pour le » mériter. Si toute eſpérance lui eſt ôtée, l'amour » de la vie reprend ſa place naturelle, & le cou- » rage s'évanouit.

» Il n'en eſt pas ainſi d'un homme dont la va- » leur eſt ſoutenue par la religion. Il craint Dieu, » & il ne craint plus rien : il eſt déterminé à tout

» pour lui obéir en tout. Il ſait qu'en ſervant ſa
» patrie, il exécute la volonté de Dieu ; que c'eſt
» de lui, par le miniſtere du ſouverain, qu'il tient
» l'épée dont il doit repouſſer l'ennemi & pro-
» téger ſes freres ; que c'eſt par ſon ordre qu'il
» occupe une telle place, & que c'eſt à lui qu'il
» rendra compte de la maniere dont il s'y com-
» portera ; que ſon exemple, ou pour la réſiſtance,
» ou pour la fuite, ne peut être indifférent ; qu'il
» répondra de la vie de tous ceux qu'il aban-
» donne, & de toutes les ſuites qu'aura ſa lâ-
» cheté, & il ne fait aucune comparaiſon de ſes
» devoirs eſſentiels avec ſa vie, dont il ſait que
» la perte ſera récompenſée par une autre vie qui
» ne finira pas. Il l'offre à Dieu dont il la tient
» comme un dépôt qu'il lui a confié, & qu'il eſt
» le maître de lui redemander quand il voudra.
» Il eſpere par un tel ſacrifice ſe rendre digne de
» le voir & de couvrir par une telle charité pour
» ſes freres, les fautes qu'il a commiſes ; & pen-
» dant que beaucoup d'autres tremblent, ou s'é-
» tourdiſſent de peur de trembler, ou ſe raſſurent
» par l'eſpérance d'échapper au danger, il eſt uni-
» quement attentif à la divine providence, qui a
» les yeux arrêtés ſur lui, qui lui commande de
» combattre avec courage, & qui lui fait un crime
» de combattre par la lâcheté, car il n'y a que la

» religion qui rende les hommes braves, patiens,
» intrépides par conſcience ; il n'y a qu'elle qui
» attache à la lâcheté & à l'indifférence pour ſa
» patrie, non-ſeulement la honte, mais la crainte
» & la punition éternelle. Ces motifs ſubſiſtent
» après tous les autres. Ils demeurent lorſque
» tout s'allarme & s'ébranle. Ils rappellent mê-
» me les autres ſentimens, & s'en ſervent avec
» avantage, & ſi l'on étoit fidele à la religion,
» l'on ſeroit invincible...

» Mais on attribue à la religion les défauts des
» perſonnes qui paroiſſent s'attacher à elle, & en
» ſuivre les regles; on lui impute toutes leurs im-
» perfections, & on s'accoutume à la mépriſer,
» en la confondant avec des hommes qui conſer-
» vent quelquefois avec elle des qualités mépriſa-
» bles. S'ils ont des baſſeſſes en certaines choſes,
» s'ils manquent de libéralité, de ſûreté, de cou-
» rage; s'ils ſont inquiets, curieux, imprudens,
» délicats & aiſés à bleſſer; s'ils conſervent de la
» hauteur, de l'indifférence pour les autres, de
» l'ambition; s'ils paroiſſent attentifs à leurs in-
» térêts, employer des voies ſouteraines & dé-
» tournées, avoir des manieres moins franches &
» moins droites que beaucoup d'autres qui ne ſe
» piquent point de vertus, tous les reproches alors
» tombent ſur la religion; c'eſt elle qui eſt cou-

» pable de tout, c'eſt elle qui rend l'homme faux,
» petit, artificieux, & l'on ne ſait pas que tous
» ces blaſphêmes qui attaquent la religion, ne
» ſont qu'une extravagante impiété, parce que la
» religion condamne bien plus ſévérement que les
» gens du ſiecle tous ces défauts, & que ſi ſes
» regles étoient ſuivies en tout, il n'y auroit rien
» de plus parfait ni de plus reſpectable qu'un vrai
» chrétien. »

J. J. Rouſſeau développe ces idées, en oppoſant la religion à la philoſophie. Voici comment il peint les philoſophes (1). » Ils ſont fins, affir-
» matifs, dogmatiques, n'ignorant rien, ne prou-
» vant rien, ſe moquant les uns des autres; &
» ce point commun m'a paru le ſeul ſur lequel ils
» aient tous raiſon......

» Jamais, diſent les philoſophes, la vérité n'eſt
» nuiſible aux hommes : je le crois comme eux,
» & c'eſt, à mon avis, une grande preuve que
» ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vérité...... Un
» des plus familiers ſophiſmes du parti philoſo-
» phique, eſt d'oppoſer un peuple, ſuppoſé de
» bons philoſophes, à un peuple de mauvais chré-
» tiens; comme ſi un peuple de vrais philoſo-
» phes étoit plus facile à dire, qu'un peuple de

(1) Emile.

» vrais chrétiens..... Reſte à ſavoir ſi la philoſophie
» à ſon aiſe & ſur le trône, commanderoit bien
» à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition & aux
» petites paſſions de l'homme, & ſi elle prati-
» queroit cette humanité ſi douce, qu'elle nous
» vante la plume à la main..... Par les principes,
» la philoſophie ne peut faire aucun bien que la
» religion ne le faſſe encore mieux, & la reli-
» gion en fait beaucoup que la philoſophie ne
» peut faire..... Tous les crimes qui ſe font dans
» le clergé, comme ailleurs, ne prouvent pas que
» la religion ſoit inutile, mais que très-peu de
» gens ont de la religion. Nos gouvernemens
» modernes doivent inconteſtablement au chriſ-
» tianiſme leur plus ſolide autorité & leurs révo-
» lutions moins fréquentes. Il les a rendus eux-
» mêmes moins ſanguinaires : cela ſe prouve par
» les faits, en les comparant aux gouvernemens
» anciens. La religion mieux connue, écartant
» le fanatiſme, a donné plus de douceur aux
» mœurs chrétiennes. Le changement n'eſt point
» l'ouvrage des lettres, car par-tout où elles ont
» brillé, l'humanité n'en a pas été plus reſpectée.

» Les cruautés des Athéniens, des Egyptiens,
» des empereurs de Rome & des Chinois en font
» foi. Que d'œuvres de miſéricordes ſont l'ouvrage
» de l'Evangile! Que de reſtitutions, de répara-

» tions la confeſſion ne fait-elle pas faire chez
» les catholiques! . . . . . . Quand les philoſophes
» feroient en état de découvrir la vérité, qui
» d'entre eux prendroit intérêt à elle? Chacun fait
» bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que
» les autres; mais il le ſoutient parce qu'il eſt à
» lui. Il n'y en a pas un ſeul qui, venant à trouver
» le vrai & le faux, ne préférât le menſonge qu'il
» a trouvé, à la vérité découverte par un autre. Où
» eſt le philoſophe qui, pour ſa gloire, ne trom-
» peroit pas le genre humain? . . . . . . L'eſſentiel
» eſt de penſer autrement que les autres. Chez
» les citoyens, il eſt athée : chez les athées, il ſe-
» roit croyant . . . . . . Fuyez ceux qui, ſous pré-
» texte d'expliquer la nature, ſement dans le cœur
» des hommes de déſolantes doctrines, & dont le
» ſcepticiſme apparent, eſt cent fois plus affirmatif
» & plus dogmatique, que le ton décidé de leurs
» adverſaires : ſous le hautain prétexte qu'eux
» ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous
» ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions
» tranchantes, & prétendent nous donner, pour
» les vrais principes des choſes, les inintelligibles
» ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination.
» Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux
» pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils
» ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur

» misere, aux puissans & aux riches le seul frein » de leurs passions; ils arrachent des cœurs le re- » mords du crime, l'espoir de la vertu, & se van- » tent encore d'être les bienfaiteurs du genre hu- » main....

» C'est une terrible chose pour la philosophie, » qu'au milieu de cette fameuse Grece, l'état où » la vertu a été la plus pure & a duré le plus long- » temps, ait été précisément celui où il n'y avoit » point de philosophes... Qu'est ce que la philoso- » phie? Que contiennent les écrits des philoso- » phes les plus connus? Quelles sont les leçons » de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne » les prendroit-on pas pour une troupe de charla- » tans, criant chacun de son côté sur une place » publique: Venez à moi, c'est moi seul qui ne » trompe point? »

Ainsi parloit J. J. Rousseau des philosophes de notre siecle. Quel droit ont-ils donc d'insulter la religion catholique? Les persécuteurs des premiers chrétiens ne se sont-ils pas couverts de confusion en tenant la même conduite? Pour donner un prétexte à leur impiété, ne les voyoit-on pas accuser les chrétiens de sédition & de fanatisme? Mais combien ces maximes sont-elles éloignées des vrais principes de la religion? Combien au contraire ne seroit-il pas à desirer que ceux qui

portent le nom de chrétiens fussent profondément instruits de sa morale ? Ecoutons les premiers chrétiens répondre aux reproches de leurs persécuteurs.

» Notre doctrine (1) est si ennemie de la sédition
» & du fanatisme, que notre législateur nous a
» défendu l'homicide, & jusqu'au desir même
» de la vengeance, & a condamné l'entreprise
» de ses disciples même contre les plus méchans
» hommes ; il a voulu qu'ils se laissassent égorger
» comme des brebis, plutôt que de se revolter
» contre leurs persécuteurs. Bien loin de se révol-
» ter contre eux, ils portent les armes pour eux,
» en sorte qu'ils gagnent plus par cette douceur
» que par la résistance.

» Les maximes des chrétiens reconnues de tout
» le monde, les mettent bien au-dessus des prin-
» cipes de la philosophie. Les chrétiens portent
» leur culte au-dessus de tout ce qui est visible ou
» créé, jusqu'à celui de qui tout dépend, & qui
» voit jusqu'aux plus secrettes pensées ; prêts à
» tout souffrir plutôt que de renoncer à la piété,
» ils conservent soigneusement le lien de la so-
» ciété civile, qui est la justice, ils pratiquent la
» bonté, l'humanité. Pour plaire à Dieu ; ils

(1) Origene contre Celse. Fleury. tom. 2. pag. 285.

» domptent les inclinations les plus violentes des
» plaifirs fenfuels; au lieu que les impies fe plon-
» gent dans les plus fales voluptés fans s'en ca-
» cher, foutenant au contraire qu'il n'y a rien en
» cela contre le devoir d'un honnête homme; les
» chrétiens les plus ignorans fur cette matiere,
» font bien au-deffus des philofophes, des veftales
» & des pontifes les plus purs des payens. Aucun
» chrétien n'eft taché de ces vices (de ceux qui
» font chrétiens à proprement parler, car s'il s'en
» trouve qui en portent le nom fans en avoir les
» œuvres, ils font avec nous, mais ils ne font pas
» d'entre nous.) Les chrétiens font humbles &
» modeftes, non pas de cette modeftie qui s'abaiffe
» d'une maniere abjecte & indécente, mais de
» celle qui confifte à s'abaiffer fous la main puif-
» fante de Dieu, ayant d'ailleurs des penfées no-
» bles & grandes.

» De tous les hommes, difoient encore les
» chrétiens (1) aux empereurs, nous fommes les
» plus propres à concourir avec vous pour la paix
» (& pour le bien public) étant perfuadés qu'il eft
» impoffible que perfonne fe cache de Dieu, ni
» le méchant, ni l'avare, ni le traître, ni l'homme
» de bien, & que chacun marche à un fupplice

(1) Saint-Juftin. Fleury. tom. 1. pag. 364.

» ou à un salut éternel, selon le mérite de ses ac-
» tions...... Ni vos loix, ni vos supplices ne
» retiennent point les méchans, ils savent que
» l'on peut se cacher de vous qui n'êtes que des
» hommes, mais s'ils étoient persuadés qu'il y a
» un Dieu à qui il est impossible de rien cacher
» non-seulement de nos actions, mais de nos pen-
» sées, vous conviendriez vous-mêmes qu'au moins
» la crainte les rendroit sages. Mais il semble que
» vous craigniez que tout le monde ne vive bien,
» & que vous n'ayez plus personne à punir, pen-
« sée plus digne de bourreaux que de bons princes.
» Vous trouverez parmi nous (1) des ouvriers,
» des ignorans, des personnes âgées qui ne pour-
» roient peut-être pas montrer par des raisonne-
» mens la vérité de notre doctrine, mais qui mon-
» trent par des effets l'utilité de leurs sentimens.
» Ils ne savent pas de discours par cœur, mais ils
» font de bonnes œuvres, donnant à qui leur de-
» mande, aimant leur prochain comme eux-
» mêmes........ Ils ont une charité pure, une
» chasteté inviolable; selon la différence des âges,
» ils regardent les uns comme leurs enfans, les
» autres comme leurs freres & leurs sœurs, & ils
» honorent les personnes âgées comme leurs peres

(1) Athenagore. Fleury. tom. 1. pag. 384.

» & leurs meres. Ils ont un grand ſoin de con-
» ſerver la pureté de leurs enfans, l'eſpérance
» d'une autre vie leur fait mépriſer la vie préſente, »
& les faux appâts des paſſions.

» Nous adorons, diſoient-ils encore (1), Jéſus-
» Chriſt crucifié; mais cet homme eſt la ſou-
» veraine raiſon qui change entierement ſes ſec-
» tateurs; autrefois nous aimions la débauche,
» à préſent nous aimons la pureté : nous ne cher-
» chions que les moyens de nous enrichir, & nous
» mettons notre joie à faire part de notre bien
» aux pauvres.... Nous prions pour nos ennemis,
» nous nous efforçons de convertir nos perſé-
» cuteurs, afin que, vivant ſelon les préceptes
» de Jéſus-Chriſt, ils eſperent de Dieu les mêmes
» biens que nous eſpérons.... Nous pouvons en
» montrer pluſieurs qui, de violens & emportés
» qu'ils étoient avant de ſe trouver avec nous, ſe
» ſont changés ou laiſſés vaincre par la vie réglée
» de leurs voiſins, ſoit par la patience extraor-
» dinaire des compagnons de leur voyage, ſoit
» par la fidélité qu'ils ont prouvée dans les af-
» faires.

» Nous n'adorons que Dieu ſeul, mais nous,
» vous obéiſſant avec joie dans tout le reſte, vous

(1) Juſtin. loc. cit.

» reconnoiſſant pour les maîtres des hommes, vous
» priant qu'avec la puiſſance vous ayez auſſi la
» droite raiſon; que ſi vous nous mépriſez tan-
» dis que nous prions pour vous, & que nous
» vous expoſons clairement toutes choſes, nous
» n'y perdrons rien, perſuadés que nous ſommes
» que chacun ſouffrira par un feu éternel la peine
» que ſes actions méritent, & que Dieu lui de-
» mandera compte à proportion de la puiſſance
» qu'il lui a donnée. Nous croyons que notre
» doctrine doit être reçue, (protégée) parce qu'elle
» eſt vraie, & nous a été enſeignée par Jéſus-
» Chriſt, qui ſeul eſt fils de Dieu. »

La divinité de Jéſus-Chriſt atteſtée par une multitude de preuves que nous n'avons pas deſſein de répéter, a été hautement reconnue par celui que l'on cite comme l'oracle de nos jours, Jean-Jacques Rousseau. Nous ne voulons pas priver nos lecteurs d'un paſſage qu'on relit toujours avec un nouveau plaiſir. « Je vous avoue, dit ce philo-
» ſophe (1), que la majeſté des écritures m'é-
» tonne.... que la ſainteté de l'évangile parle à
» mon cœur. Voyez les livres des philoſophes
» avec toutes leurs pompes, qu'ils ſont petits au-
» près de celui-là! Se peut-il, qu'un livre à la

(1) Emile.

» fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des
» hommes? Se peut il, que celui dont il fait
» l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même?
» Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un am-
» bitieux sectaire? Quelle douceur! Quelle pureté
» dans ses mœurs! Quelle grace touchante dans ses
» intentions! Quelle élévation dans ses maximes!
» Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle
» présence d'esprit; quelle finesse & quelle jus-
» tesse dans ses réponses! Quel empire sur ses
» passions! Où est l'homme, où est le sage qui
» sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse &
» sans ostentation? Quand Platon peint son juste
» imaginaire couvert de tout l'approche du crime,
» & digne de tous les prix de la vertu, il peint
» trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance
» est si frappante, que tous les peres l'ont sentie,
» & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels
» préjugés, quel aveuglement ne faut-il point
» avoir pour oser comparer Socrate à Jésus-Christ!...
» La mort de Socrate philosophant tranquille-
» ment avec ses amis, est la plus douce qu'on
» puisse desirer; celle de Jésus expirant dans les
» tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un
» peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre.
» Socrate prenant la coupe empoisonnée, bé-
» nit celui qui la lui présente & qui pleure. Jésus

» au milieu d'un ſupplice affreux, prie pour ſes » bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort » de Socrate ſont d'un ſage, la vie & la mort de » Jéſus ſont d'un Dieu. »

Si Jéſus-Chriſt eſt Dieu, ſi la religion qu'il nous a annoncée porte les caracteres de la divinité, ſi elle s'accorde parfaitement avec toutes les formes des gouvernemens, ſi elle a une analogie plus directe avec celle qui a été adoptée par l'aſſemblée conſtituante; ſi ſes loix ſont les loix de la vraie liberté; ſi, la premiere, elle a prêché à nos rois (1) de rendre aux citoyens leurs droits naturels, & d'anéantir l'eſclavage; ſi le mode des anciennes élections de ſes chefs a ſervi de modele aux plus célebres publiciſtes, & a été adopté par l'aſſemblée conſtituante pour tous les emplois civils; ſi cette religion enfin eſt regardée d'un conſentement unanime, comme ſeule capable de rendre les peuples heureux, ſages, vraiment libres, pourquoi s'attacheroit-on encore à la décrier? Pourquoi voudroit-on s'oppoſer à la liberté de ſon culte, à la ſévérité de ſa diſcipline intérieure, plus utile pour la réforme des mœurs que la ſévérité de la diſcipline ne l'eſt aux armées pour remporter des victoires?

---

(1) Lettre de Saint Remy à Clovis.

« Nous disons, & nous le disons hautement
» avec les premiers chrétiens (1), nous servons
» Dieu par Jésus-Christ, tenez-le, si vous le vou-
» lez pour un homme, c'est par lui & en lui que
» Dieu veut être connu & servi. Les juifs ont
» appris à servir Dieu par Moyse, qui étoit un
» homme. Chez les Grecs, Orphée, Musée,
» Melampus, Throphonius, ont établi des céré-
» monies. Numa qui n'étoit qu'un homme, a
» chargé les Romains de superstitions très-pé-
» nibles. Trouvez bon que Jésus-Christ, qui est
» Dieu, ait enseigné aussi le culte qui lui est
» propre, non comme Numa, pour humaniser
» des hommes encore farouches, en les étonnant
» par la multitude des vains simulacres qu'il leur
» présentoit, mais pour rendre participans de sa
» divinité des hommes déjà éclairés par la rai-
» son. »

Ah ! plutôt que de troubler la liberté du culte catholique, pénétrons nous de reconnoissance envers l'assemblée constituante qui a rendu à ce culte les moyens de reprendre sa premiere splendeur ; espérons que les législatures lui rendront tous les hommages qu'il mérite, lui conserveront tous les droits que la loi lui donne. Soumettons-

(1) Athenagore. loc. cit.

nous avec empreſſement au joug aimable de la religion; qu'elle ſoit déſormais le plus doux lien de la ſociété; qu'elle établiſſe une ſainte harmonie entre le riche & le pauvre; qu'elle faſſe de tous les François un peuple de freres, animés d'un même eſprit, conſolés & ſoutenus par les mouvemens d'une piété juſte & reconnoiſſante envers l'Auteur de tous les biens, embraſés d'amour & de tendreſſe les uns pour les autres, & déterminés à vivre & mourir pour Dieu, pour le maintien de la loi & de la liberté, & pour la proſpérité de l'empire.

F I N.

De l'Imp. de Cl. Simon, Imprimeur de M. l'ÉVÊQUE Métropolitain, rue S.-Jacques, près S.-Yves. 1792.